



Germinal à la relecture de l'Histoire

Anne Deffarges

► To cite this version:

| Anne Deffarges. Germinal à la relecture de l'Histoire. Les Cahiers Naturalistes, 2005. hal-03869285

HAL Id: hal-03869285

<https://univ-fcomte.hal.science/hal-03869285>

Submitted on 24 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les Cahiers naturalistes : bulletin officiel de la Société littéraire des amis d'Emile Zola

Société littéraire des amis d'Émile Zola. Auteur du texte. Les Cahiers naturalistes : bulletin officiel de la Société littéraire des amis d'Emile Zola. 2005.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

Germinal à la relecture de l'Histoire

par Anne DEFFARGES
(Université de Paris III)

La recherche historique et la recherche zolienne

Depuis une quinzaine d'années, la recherche historique a renouvelé notre connaissance du monde républicain du dernier tiers du XIX^e siècle. Jusque-là, l'historiographie du républicanisme français et de la Troisième République semblait marquée par un regard essentiellement politique portant sur les clivages entre le camp républicain, pris comme un tout, et les résurgences de l'ancien Régime ou de l'Empire¹. Cet antagonisme « gauche-droite » opposa longtemps les lecteurs de Zola eux-mêmes, familiarisés avec ces axes de lecture à la fois par les manuels scolaires et par la réception mouvementée de l'œuvre de l'écrivain. Les décennies 1870 et 1880 étaient quelque peu abandonnées à la confusion politico-juridique qui paraissait les dominer. La Troisième République semblait ne commencer véritablement qu'aux alentours de 1890, après la crise boulangiste.

Puis, dans les années 1980-1990, tandis que la cassure gauche-droite semblait s'atténuer et que l'idée de pacte républicain reprenait corps, la recherche s'attacha à montrer dans une Histoire plus longue comment le modèle républicain à la fin du XIX^e siècle était peu à peu, mais profondément, entré dans les mœurs dans un cadre où le clivage gauche/droite s'estompait toujours davantage. Ensuite, de l'intérêt pour la République, perçue pour ses propres valeurs mais prise encore comme un tout², les dernières recherches sont passées à l'étude de la diversité des tendances et conceptions qui marquaient un camp, dont il apparaît que l'unité tenait plus du mythe ou de la reconstruction ulté-

¹ On peut consulter à ce sujet : Daniel Mollenhauer, « À la recherche de la « vraie République » : quelques jalons pour une histoire du Radicalisme des débuts de la Troisième République », *Revue Historique*, N°607, juillet/septembre 1998, P.U.F., pp. 579-615, et Paul Baquiast, *L'âge d'or des Républicains (1863-1914)*, Paris, L'Harmattan, 2001.

² La République, réifiée ou considérée comme une personne, faisait toujours peser des contraintes intellectuelles sur les individus et les groupes sociaux. Voir à ce sujet : Gérard Noiriel, *La Tyrannie du national*, Paris, Calmann-Lévy, 1991.

rieure que de la réalité³. En conséquence, les années 1870 et le début des années 1880, riches de réflexion et d'élaboration, sortent de l'ombre et donnent aux chercheurs des clefs pour ce qui allait suivre.

La recherche zolienne pâtit en quelque sorte du désintérêt des historiens pour ces décennies 1870-1880, les plus fructueuses de la production littéraire de Zola. L'essentiel des *Rougon-Macquart* y tient et ses œuvres principales y figurent⁴. Dans ce contexte, après des années d'études sur ce monumental cycle romanesque, la recherche zolienne s'écarta peu à peu de la grille de lecture traditionnelle de l'histoire politique. Abandonnée par l'Histoire, peinant à progresser sur la partie centrale de l'œuvre, elle délaissa les *Rougon-Macquart* pour s'orienter plutôt vers les marges de l'œuvre de Zola, au début ou à la fin de sa vie. Elle eut tendance alors à se tourner vers l'étude du caractère mythologique ou symbolique de son travail littéraire, s'intéressant à la poétique du texte plus qu'au contexte historique.

Bien entendu, ce tournant dépasse la seule critique zolienne, et même la critique littéraire. Il ne convient pas ici de développer ce sujet, étudié par ailleurs. Notons tout de même qu'Alain Corbin, dans l'entretien qu'il accorde à Jules Hervé en 2000, pense avoir commis une erreur dans son ouvrage sur *Les Filles de Noce*, en 1975 (du reste avec tous les historiens), lorsqu'il voyait dans la littérature, et dans *Nana* en particulier, une fidèle peinture de la réalité. L'erreur était de prendre trop au pied de la lettre les sources littéraires, de « considérer qu'elles avaient implicitement un statut de preuve ». Pour l'historien du sensible, le roman de Zola est désormais avant tout une œuvre d'art, une « tactique d'illusion du vrai » que « borne seulement la crédibilité de ses lecteurs »⁵. Pour nous, « la crédibilité des lecteurs » elle-même est une réalité sociale et politique, historique. Et l'œuvre de Zola reste un témoignage : non pas tant de « la réalité » prise comme un tout que d'un imaginaire social à un moment particulier de l'histoire. En ce sens, son texte participe au contexte, il devient contexte lui-même⁶.

³ Zola a critiqué la division du camp républicain dans *La Littérature et la république* et *Les Trente-six républiques*. Les études zoliennes ont tenté d'interpréter la classification de Zola, mais faute d'éléments historiques suffisants, elles ne pouvaient aller plus loin qu'un « nominalisme » littéraire. (Voir notamment, dans les *Actes du colloque Zola et la République* tenu en 1979 : Roger Ripoll, « Littérature et politique dans les écrits de Zola. 1879-1881 », *Les Cahiers Naturalistes*, N°54, 1980.)

⁴ *La Fortune des Rougon* (1871), *La Curée* (1872), *Le Ventre de Paris* (1873), *La Conquête de Plassans* (1874), *La Faute de l'Abbé Mouret* (1875), *Son Excellence Eugène Rougon* (1876), *L'Assommoir* (1877), *Une page d'amour* (1878), *Nana* (1880), *Pot-Bouille* (1882), *Au Bonheur des Dames* (1883), *La Joie de vivre* (1884), *Germinal* (1885), *L'œuvre* (1886), *La Terre* (1887), *Le Rêve* (1888) et *La Bête Humaine* (1890).

⁵ Voir Alain Corbin (Entretiens avec Gilles Hervé), *Historien du sensible*, Paris, La Découverte, 2000, p. 46.

⁶ Pour reprendre le titre du très riche ouvrage de Gisèle Séginger, *Flaubert, une poétique de l'histoire* (Presses Universitaires de Strasbourg, 2000), sa tactique littéraire de l'illusion, sa poétique du texte est une poétique de l'histoire.

L'élan actuel donné par le nouveau regard que la recherche historique jette sur les débuts de la III^e République nous paraît propice à un retour à l'histoire⁷, pour réexaminer les grands romans sociaux de Zola des années 1870-1880, et en particulier *L'Assommoir* et *Germinal*⁸.

Lorsque la recherche historique cherchait à définir la République par son opposition à l'Ancien régime, elle complétait parfois le tableau en signalant que la République se construisait aussi, en partie, contre le socialisme. Ce terrain d'études est toutefois resté en friche. Ce n'était pas sans conséquence pour les études zoliennes, qui, faute d'outils historiques adéquats, hésitaient dans leurs interprétations entre un *Germinal* « roman anti-peuple », un roman réformiste ou encore un roman socialiste voire révolutionnaire⁹. L'absence d'autobiographie approfondissait le mystère des idées politiques de Zola.

Des études historiques récentes, notamment celles de Pierre Rosanvalon ou Daniel Mollenhauer, abordent le rapport des républicains à la question sociale et tentent de donner quelques repères pour définir leur philosophie et leur politique en matière sociale ainsi que leurs rapports aux socialismes du moment. Dans ce sillage, nous voudrions ébaucher une réponse à la question des idées politiques de Zola en étudiant comment ses romans contribuèrent à la formation de l'imaginaire républicain en matière sociale. Il sera question ici de *Germinal*.

Les années 1878-1884 : La République élabore une politique sociale

Pour mieux comprendre à quel point une autre approche de l'histoire peut nous amener à lire différemment Zola, il convient de

⁷ C'est ainsi que nous avons été tentée de répondre à l'invitation d'Alain Pagès et Henri Mitterand, lorsque devant l'éparpillement de la recherche, ils appellent de leurs vœux de nouveaux travaux de synthèse. Cf. A. Pagès, *Émile Zola. Bilan critique*, Nathan, 1993. L'étude d'Henri Mitterand sur l'année 1875, son souhait, dans ce travail, de mieux voir déblayer le contexte historique, nous a également attirée vers ce travail : « On rêve d'une histoire de la littérature qui apporterait, pour toute époque charnière [...] une analyse globale de ce qui se disait, de ce qui s'écrivait, dans l'arrière texte des grands textes. [...] Seule elle permettrait de saisir les corrélations qui donnent à chaque œuvre prise à part sa profondeur originale et qui dessinent le paysage intellectuel d'un temps. » In H. Mitterand, « Fin de propos. Pour une sociocritique des totalités. L'année 1875 », *Le discours du roman*, Paris, PUF, 1986, pp. 263-264.

⁸ Nous avons procédé à ce réexamen tout particulièrement à la lumière d'une lecture de son œuvre par la social-démocratie allemande dans notre thèse intitulée : « *De la naissance du naturalisme sous la Troisième République à sa réception dans la social-démocratie allemande (1865-1897)* » (Université Paris 3, 2003).

⁹ On peut se référer au colloque : *Germinal et le mouvement ouvrier en France* (1974), *Les Cahiers naturalistes*, N°50, 1976. Voir aussi *Le Centenaire de Germinal*, *Les Cahiers naturalistes*, N°59, 1985, comme également : *Zola/Germinal*, *Europe*, N° 678, oct. 1985. L'opposition par exemple entre un *Germinal* réformiste et un *Germinal* révolutionnaire, qu'on retrouve dans le débat Roger Ripoll / Guy Robert (*C.N.*, N°50, p. 130), situe le roman dans une problématique interne au mouvement socialiste et bien ultérieure, lointain écho du clivage gauche/droite, mais qui n'est ni la problématique du moment ni celle de Zola.

nous familiariser avec le contexte qui préside à l'élaboration de l'œuvre littéraire et de mesurer combien cet imaginaire s'imbriquait dans la nouvelle réalité en même temps qu'il la façonnait. Car l'imaginaire, lorsqu'il gouverne nos conduites, produit de la réalité. Le texte s'insère dans le contexte en contribuant à son élaboration. Le style devient un facteur historique.

Zola commence à réfléchir à *Germinal* dès 1878. Une nouvelle grève vient d'éclater à Anzin et son ami Yves Guyot, économiste, journaliste et écrivain, homme politique important des dernières décennies du siècle puisque député et ministre, mais aussi directeur des journaux *Le Bien Public* et *Le Siècle*, vient d'écrire dans *Le Voltaire* un reportage sur ce mouvement, reportage qui s'étend sur une semaine à partir du 23 juillet :

La grève en question m'inquiète, les ouvriers s'expriment difficilement, font valoir avec peine leurs réclamations ; la loi de 1864 est une chausse-trappe sous le pas des ouvriers. Elle a produit les douloureux événements d'Aubin. Il ne faut pas qu'ils se renouvellent sous la République.¹⁰

Le message est clair : les grèves violentes ont été causées par l'Empire et sa démagogie sociale. Celles de La Ricamarie et d'Aubin ont sonné le glas du régime de Napoléon III. Il ne faudrait pas qu'une nouvelle grève des mineurs précipite à son tour la chute de la jeune République. Le mouvement d'Anzin n'est en effet pas isolé, il surgit au décours d'une nouvelle vague de grèves comme en ont connues les dernières années de l'Empire. La reprise générale du mouvement social, dont les mineurs fournissent les plus gros bataillons, dure jusqu'en 1882, avec un sommet vers 1880.

Dès 1878, la classe politique s'inquiète et scrute anxieusement la situation. Le préfet de la région d'Anzin écrit : « Les grèves pourraient devenir menaçantes, la classe ouvrière prend goût à la grève et il faut perdre ce goût parce qu'il est dangereux »¹¹. Les républicains, en train d'accéder à tous les pouvoirs, s'emploient à éviter la propagation du mouvement et son unification. Ils lancent de nombreux appels au calme et à la prudence. Ils dénoncent les manipulations étrangères qu'ils croient déceler derrière ces grèves¹².

C'est à cette occasion que les grands bourgeois libéraux qui dirigent le camp républicain, comme Waldeck-Rousseau, sont amenés à une prise de conscience sociale. Le débat social entre mineurs et Compagnies minières

¹⁰ *Le Voltaire*, 27 juillet 1878. Cette loi de 1864 abolit l'interdiction d'association pour les ouvriers. Quant aux « événements » auxquels il est fait allusion, il s'agit d'une grève qui éclate juste après celle de La Ricamarie et qui se termine également par une fusillade de la troupe et la mort de plusieurs mineurs.

¹¹ Archives de la préfecture de police B.A 185 : grèves des mineurs du Nord (1872-1884).

¹² Voir à ce sujet le journal *France* du 31 juillet 1878 et *Le Rappel* du 2 août 1878.

s'est durci tout au long des années 1870. Bien des grèves, et pas seulement de mineurs, ont pour objet la remise en cause du système paternaliste de protection sociale qui dure au travers de l'Empire depuis l'Ancien Régime et paraît désormais complètement dépassé. Les ouvriers ne s'en satisfont plus. L'explosion industrielle amorcée sous le Second Empire donne autant de réalité à la question posée par le monde du travail que de poids au mécontentement ouvrier. Jusque-là l'œuvre républicaine a été essentiellement politique, institutionnelle. La république n'avait pas de programme social. Dans cette situation, l'État républicain s'inquiète aussi bien de l'intransigeance des dirigeants des Compagnies – pas toujours dénuée d'arrière-pensées politiques, car ils sont en majorité légitimistes ou bonapartistes – que du surgissement des grèves sur fond de fantasme des nantis à l'égard de l'Internationale. Car la réapparition, après la Commune, des premiers congrès ouvriers dès 1876-1877 et le triomphe en leur sein, en 1879, des thèses collectivistes font resurgir le spectre du communisme.

Que faire ? On ne peut recourir à la répression violente tous les dix ans. Il faut trouver une autre réponse à la question ouvrière. Confronté à l'urgence du problème social, le personnel politique républicain qui arrive au pouvoir à la fin de la décennie 1870 est mis au défi d'inventer de nouveaux garde-fous. Le « patronage » généralisé théorisé par Frédéric Le Play ne laisse plus d'illusions sur l'efficacité de la réforme sociale du patronat industriel. La République invente l'État comme régulateur du débat social.

Elle fait entrer les rapports sociaux dans l'ordre de l'institutionnel et du négociable, ce qui était jusque-là laissé à l'action spontanée, émotionnelle des relations au cas par cas entre patrons et ouvriers. Ces rapports sont désormais appelés à entrer dans l'ordre de règles nouvelles que construit la législation ouvrière. La propriété privée, sans être remise en cause, va être davantage encadrée, l'État s'autorisant peu à peu à réglementer l'organisation du travail, les rapports entre employeurs et employés.

Le pari de Waldeck-Rousseau est de favoriser « l'association ouvrière comme régulateur, agent d'équilibre des forces sociales »¹³. Il déclare en 1884 : « Les syndicats ne font pas seulement les grèves, ils les régularisent, les disciplinent »¹⁴. L'objectif est de dissoudre la question ouvrière en de multiples questions sociales selon la formule de Gambetta selon laquelle « il n'y a pas *LA question sociale*, il n'y a que *des questions sociales* ». Pour pacifier les relations sociales, il faut aux républicains soustraire le monopole idéologique de la question sociale à l'Église et aux socialistes, et d'autre part empêcher le face-à-face direct patronat-ouvriers. Ce sera l'intervention de l'État et de ses lois comme intermédiaire et médiateur. Au-delà d'une nouvelle légi-

¹³ A. Sorlin, *Waldeck-Rousseau*, Paris, Armand Colin, 1966.

¹⁴ Cité par Stéphane Sirot, *La Grève en France. Une histoire sociale (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Odile Jacob, 2002.

slation, il faut créer la culture sociale qui l'accompagne et en trouver le personnel humain. Il s'agit de se donner comme interlocuteurs les dirigeants ouvriers, mais aussi de les former et de les soustraire à l'influence des monarchistes et des socialistes.

Waldeck-Rousseau et avec lui les principaux capitaines d'industrie orléanistes sont donc favorables à la création de syndicats ouvriers. Dans leur esprit, la liberté syndicale doit servir de rampe de lancement à des associations qui tout à la fois contrôlent les ouvriers et leur donnent un regain d'intérêt pour la dure besogne quotidienne. Les mineurs, au centre de l'agitation sociale et réputés avoir l'amour du métier, vont servir de terrain d'expérimentation pour la nouvelle politique sociale de la jeune République. Lentement et tout particulièrement autour du bassin minier de Lens, au fil des expériences et des grèves, une façon empirique de gérer la révolte se met en place. Toute une pratique accompagnée d'un nouvel imaginaire social se forme peu à peu, avec ses mentalités, ses réflexes, ses arguments, façons de faire et résistances.

Dans cette histoire du mouvement ouvrier républicain, on trouve les noms de Rondet, leader de la grève des mineurs de 1869 et licencié pour cela, ancien communard exilé puis gracié, celui de Basly, que Zola rencontra, président du syndicat des mineurs du Pas-de-Calais, futur député (1885) et maire de Lens. On rencontre Lamendin aussi, fondateur d'une chambre syndicale des mineurs à Liévin, propriétaire du cabaret *À l'ennemi des tyrans*, futur député et maire de Liévin, ou encore des hommes moins connus comme Cordier, Beugnet, Évrard. Ces hommes, arri-més à la République, mêlent une phraséologie socialiste à leurs convictions républicaines et légalistes. Il ne s'agit pas pour eux de mobiliser les mineurs dans une action autonome, mais de permettre aux députés républicains de légiférer en s'appuyant sur la mobilisation ouvrière. Ils font le tri entre bonnes et mauvaises revendications, courent derrière les grèves, persuadent les mineurs d'y renoncer en raison de la conjoncture économique ou politique¹⁵. Il s'agit d'assurer l'éducation républicaine des mineurs. Le syndicalisme mineur est bien politique, mais ses prolongements en sont le républicanisme radical, ni l'anarchisme ni le socialisme¹⁶. Citons Basly, le responsable syndical qui fut longtemps également « le » député mineur, ou « minier », disaient ses détracteurs, et qui trouva sa voix dans le radical-socialisme :

Le syndicat n'est pas une arme de combat contre les Compagnies et le capital. [...] Vous avez maintenant un député mineur qui saura du haut de la tribune française réclamer les modifications nécessaires aux lois votées en faveur des ouvriers et en demander l'application. Que les Compagnies le

¹⁵ C'est pourquoi certains en arrivent à conclure que « ce n'est jamais le syndicat qui est à l'origine d'une grève, mais c'est toujours lui qui est à l'origine de la reprise ». Joël Michel, *Émile Basly (1854-1928). Sur le syndicalisme des mineurs*, D.E.S. Université de Lille, 1972, p. 103.

¹⁶ Joël Michel, « Réformistes et réformistes français », *Le Mouvement social*, 1974, p. 12.

sachent bien, nous ne voulons pas la grève, car nous en connaissons les misères, et du reste avec l'organisation syndicale plus de grève possible. Il y aura le travail qui discutera avec le capital d'égal à égal pour la prospérité du pays et la grandeur de la République.

Les grands débats parlementaires sur l'introduction de lois sociales s'ouvrent dès 1880, avec tout d'abord les débats sur les accidents du travail. En 1881, l'institution légale du Délégué ouvrier est pour la première fois mise en place avec la création du Délégué mineur, qui peut intervenir sur les problèmes de sécurité à la mine. 1882 voit la limitation de la durée du travail dans les mines, la création de conseils de prud'hommes miniers, une loi sur l'hygiène et la sécurité du travail dans les mines et les manufactures. En 1883 ont lieu les premiers débats sur les caisses de secours et de prévoyance en faveur des ouvriers mineurs. Le débat sur la légalisation des syndicats, entamé en 1884, aboutit en 1885.

La loi est censée moraliser et pacifier la classe ouvrière. On attend des premières organisations syndicales qu'elles se fassent le canal de la « légalisation de la classe ouvrière »¹⁸. Mais les secteurs les plus conservateurs de la société s'inquiètent de savoir si toutes ces lois ne seraient pas les premières étapes d'un socialisme rampant. Et le camp socialiste, à l'inverse, combat l'enregistrement syndical qui soumet le mouvement ouvrier renaissant à un contrôle policier. Il dénonce tout ce qui confine le mouvement syndical dans un cadre corporatif et apolitique.

Dans ce contexte et avec la politisation de la grève de 1884 à Anzin, cette dernière vaut pour mise à l'épreuve des véritables intentions des républicains et de l'efficacité de leur stratégie. Au moment où la légalisation des syndicats est à l'ordre du jour parlementaire, l'enjeu est national. On comprend pourquoi Paul Lafargue, Jules Guesde, mais aussi Jules Vallès et Émile Zola font le déplacement.

La stratégie républicaine : de l'apitoiement aux menaces

Les députés républicains radicaux du Valenciennois Girard et Giard¹⁹ vont couper l'herbe sous le pied aux socialistes et aux bona-

¹⁷ Archives Départementales du Nord M 619/52 A. Cité par Bruno Mattei, *Rebelle, Rebelle ! Révoltes et mythes du mineur 1830-1946*, Champ Vallon, Seyssel, 1987, p. 116.

¹⁸ R. Edelman, *La légalisation de la classe ouvrière*, Paris, Christian Bourgois, 1978.

¹⁹ Alfred Giard (1846-1908) est particulièrement intéressant et représentatif de ce courant, puisqu'il fut non seulement député radical, adjoint au maire de Lille, mais aussi savant, professeur à l'Université de Lille, scientifique central de la zoologie de la fin du XIX^e siècle, vulgarisateur des idées lamarckistes, membre de l'A.F.A.S. (Association Française pour l'Avancement des Sciences), éminent représentant du courant positiviste républicain, « naturaliste », dans le mouvement ouvrier. Voir à ce sujet : Hélène Gispert, « *Par la science, pour la patrie* ». *L'association pour l'avancement des Sciences (1872-1914), un projet politique pour une société savante*, Presses Universitaires de Rennes, 2002, p. 163. Giard participa à la genèse de *Germinal* en introduisant Zola dans sa circonscription et à Anzin, le faisant passer pour son secrétaire.

partistes. Militants politiques, ils professent l'apolitisme syndical, ce qui ne les empêche pas de présider, en juillet 1883, le premier congrès syndical d'ouvriers mineurs du Nord. Les apostrophes des députés républicains à la Chambre aboutissent en 1884, en plein conflit, à la constitution d'une Commission d'enquête parlementaire présidée par Clemenceau²⁰. À l'issue de son travail, cette Commission se prononce pour le retrait d'exploitation et la déchéance des Compagnies. Alfred Giard dépose un projet de nationalisation des mines²¹. Ceci à l'instar de Rondet, qui voit dans cette mesure une protection offerte aux mineurs par la collectivité et l'État républicain contre l'égoïsme des Compagnies²². Clemenceau résume l'esprit des travaux : « inculquer à la masse populaire le sentiment que le gouvernement de la République entre dans ses intérêts et veut absolument lui faire justice et pour cela fait appel à la collaboration de tous, ouvriers et patrons »²³.

Nulle figuration, dans *Germinal*, de l'action des députés radicaux ni de celle des syndicalistes républicains. Cela perturbe évidemment l'analyse hors contexte²⁴. Mais l'absence vaut pour aveu. La date où est supposée se dérouler l'action, 1866-1867, permet de justifier cette absence auprès de ceux qui ne remarquent pas que l'anachronisme zolien a un sens. Car si Zola ne figure pas l'action des républicains, il fait beaucoup plus, il imprègne son roman de la thématique républicaine. Nous y reviendrons.

Pour convaincre les mineurs, les attirer à eux, les républicains déploient une double stratégie. Elle consiste d'une part à soutenir les mineurs en apitoyant l'opinion sur le sort que leur font les grandes Compagnies bonapartistes ou royalistes et d'autre part à affoler l'opinion par la menace d'un déchaînement de violences inouïes. Ces thèmes sont clairement présents dans *Germinal*. La mauvaise mine est dirigée par un bonapartiste. La description de la misère est récurrente. Cette littérature minière de dénonciation doit être d'autant plus efficace qu'elle se heurte au discours patronal, qui, à l'inverse, tente de décrire la félicité du mineur. Félicité au sujet de laquelle Zola ironise. Pour les journalistes républicains, chaque accident du travail devient l'occasion d'attirer l'attention de l'opinion et de l'apitoyer sur la vraie misère du mineur, sur la « réalité ». G. Stell, un de ces journalistes républicains, excelle à cet exercice. Dans ses articles, il va tout dire, tout décrire des conditions de travail des mineurs. Et son récit miséra-

²⁰ Ce qui lui vaudra pendant un certain temps, dans les milieux miniers, une réputation de défenseur des pauvres.

²¹ Nationalisation avec rachat. Les socialistes, eux, dénoncent cet artifice.

²² Qui sont bonapartistes, pour la majorité d'entre elles.

²³ Voir : G. Clemenceau, *La mêlée sociale*, Paris, Fasquelle, 1895.

²⁴ Souvenons-nous que les républicains dissimulent leur politique derrière un apolitisme syndical.

biliste vaudra acte d'accusation²⁵. Lisons quelques lignes de Stell pour mieux sentir les correspondances de son texte (qui fut largement imité et repris à l'époque) avec *Germinal*.

Accablé²⁶ de chaleur, mouillé par l'eau, complètement nu, il halète, il souffre.

Il n'existe pas de labeur plus dur, plus écrasant, plus répugnant. [...] L'homme remonte péniblement. Il suit le méandre des galeries par des chemins accidentés, toujours dans la nuit, les pieds dans l'eau. Il monte, redescend, oblique à droite, à gauche, guidé par le feu terne des lampes et les coups de sifflet du porion, longe les couloirs étroits, empestés, encombrés, se gare des wagonnets lancés à toute vitesse sur les rails. En cheminant, il s'applaudit d'avoir cette fois encore échappé au coup de grisou, à l'éboulis, à l'incendie, à l'inondation, au feu des coups de mine. Il arrive au jour éreinté, noir, les vêtements mouillés par la sueur, les yeux brûlants, l'estomac irrité, la tête pesante. Il a souvent deux, trois ou quatre kilomètres de marche avant de tomber inerte sur un siège dans sa misérable demeure. Heureux s'il a une veste de rechange et s'il trouve une famille qui le reçoive avec le sourire. Il a peiné pendant douze heures. Il va dormir pendant huit heures²⁷ et retomber le lendemain dans cet enfer que Dante n'a pas osé rêver.

En lisant ces lignes, on se rend mieux compte combien Zola doit à son temps²⁸, même s'il « naturalise » les images élaborées par Stell, leur donne une qualité plus littéraire, un caractère plus cru, plus vif et vivant, plus saisissant, fantastique souvent, carnavalesque même, touchant aux mythes fondateurs parfois.

D'une part, la grève est le produit du bonapartisme et de son mélange d'oppression et de démagogie ouvrière. D'autre part, la tentation dévastatrice de l'autonomie du mouvement qui débouche sur la sauvagerie des mineurs est l'expression d'une virilité niée, de la noble vertu d'un héroïsme guerrier bafoué et d'un amour profond du travail. Mais cet amour blessé, s'il n'est pas canalisé par des mesures appropriées, risque d'être manipulé par d'autres pour mener au geste fou de l'anarchiste Souvarine.

La grève ou la révolte ne sont en définitive que l'envers d'une vertu et d'une sagesse populaires authentiques, qu'il s'agit de retrouver

²⁵ C'est alors que la critique du socialiste Lafargue, qui proposait au roman le titre de « Pitié » plutôt que *Germinal*, trouvait tout son sens et sa portée.

²⁶ Cité par B. Mattei, *op. cit.*, p. 31.

²⁷ *Les Cahiers de doléances des mineurs français*, 1883, p. 33.

²⁸ On peut lire également dans la presse combien les échanges entre journalisme et littérature sont probables. Au sujet des grèves par exemple : « De longues bandes se sont formées qui ont parcouru tout le pays en chantant et en criant : « Vive la grève ! ». Et c'était dans la nuit une impression inoubliable que celle que l'on éprouvait à la rencontre de ces longues théories s'en allant dans le noir et les échos des chansons poussées par des voix rudes arrivaient très affaiblis tout d'abord, éclatant ensuite, pour décroître enfin et se perdre dans la plaine immense en un mouvement confus ». *Le Grand écho du Nord-Pas-de-Calais*, le 20 novembre 1893.

en mettant fin au pouvoir abusif des Compagnies. Elle est rébellion malheureuse. Les républicains s'autorisent à la comprendre et à la domestiquer par une figuration et une célébration appropriées : en renvoyant aux mineurs, par un miroir littéraire, une image de leur colère qui ferait entrer leur corporation dans la nouvelle geste mythologique de la république naissante.

Il faut donc que les militants aient pour idée de représenter en haut lieu les aspirations bien comprises des mineurs. Ainsi, les républicains célèbrent les premiers syndicats de mineurs, dirigés par leurs amis Rondet ou Basly, comme l'avant-garde de la classe ouvrière, une avant-garde d'une sagesse à toute épreuve. Le syndicat qu'on célèbre, hostile à la grève, devient une institution chargée de réguler les tensions sociales. À la fin du roman, Lantier semble d'ailleurs se rallier à la nécessité de la syndicalisation, alors que dans le même temps, les idées socialistes sont dévalorisées.

Pendant les conflits miniers de 1883 et 1884, les leaders républicains des mineurs mettent en pratique leur double stratégie. Ils argumentent d'abord, de la manière la plus traditionnelle, en faveur de la paix sociale. Mais si cela n'est pas suivi d'effet, ils vont jusqu'à menacer la société de l'utilisation de la pire et de la plus violente des grèves générales. Le pacifique Rondet n'hésite pas, dans ses discours, à recommander de jeter les directeurs dans les fosses ou de leur écraser la tête avec des pierres ! Ce déchaînement possible de violence bestiale effraie peu les directeurs, d'autant que plus discrètement, Rondet négocie fréquemment avec eux. Il leur signale, parmi les mineurs, les éléments qui lui paraissent vraiment dangereux pour l'ordre social, donne les lieux et heures de réunions secrètes, parfois encore leur annonce les jours de déclenchement des grèves²⁹. Mais l'évocation de ce déchaînement de violence, relayé par les cris d'effroi de la presse bien pensante, les arrestations préventives de militants soupçonnés des pensées les plus noires, effraie les mineurs qui ne souhaitent pas en arriver à de telles extrémités. Cela permet d'écarter les militants les plus radicaux tout en donnant la notoriété et l'autorité du radicalisme aux leaders mineurs. Ainsi la violence qui habite *Germinal* existait davantage dans les discours des dirigeants ou dans les articles de presse que dans la réalité quotidienne des conflits miniers. Cette violence extrême de *Germinal* ne « résume » pas « en un seul roman », comme le disent souvent les analyses, un ensemble de situations trouvées dans la plus grande variété des grèves ; elle s'inscrit plutôt dans la stratégie républicaine faite d'apitoiement et de menaces.

Mais on s'inquiète malgré tout : les campagnes de dénonciation des républicains ne sont-elles pas un marchepied vers le socialisme ? À cette interrogation, Waldeck-Rousseau répond rapidement en donnant le signal du revirement. Les républicains lâchent les mineurs

²⁹ B. Mattei, *op. cit.*, pp. 70-78, pp. 91-95.

qu'ils courtoisaient jusqu'alors et illustrent le dernier volet de leur politique sociale : le combat contre le collectivisme. Le préfet accuse les femmes de mineurs d'exciter leurs maris à faire sauter les puits³⁰, ce qui va servir de prétexte à Waldeck-Rousseau pour faire occuper le bassin par la troupe. Il accuse alors « le gouvernement occulte que les mineurs se sont donnés » : « cela me rappelle – dit-il – les pouvoirs inconnus, qui, du fond des cabarets, y renversaient les quartiers de Paris avant le 18 mars 1871, voulant greffer une agitation politique sur la grève. »³¹

L'usure, la fatigue, la propagande républicaine, la modération des meneurs et enfin l'action de la troupe auront raison de la grève d'Anzin. Les républicains ont gagné leur pari et garantissent la stabilité de la République. Inversement et en conséquence, ils perdent en influence dans le mouvement ouvrier au profit d'un socialisme qui s'éloigne durablement du républicanisme au milieu de ces années 1880³². Le type d'organisation syndicale dans les mines – toujours en vigueur aujourd'hui – avancé par les républicains, corporatiste, avec son délégué mineur aux pouvoirs importants mais soumis à l'autorité du Ministère de l'Intérieur, ne s'étendra pas aux autres catégories d'ouvriers. C'est le modèle socialiste ou anarchiste de l'organisation syndicale qui s'impose peu à peu. Ce serait une autre histoire que celle de l'oubli de la leçon de *Germinal*.

L'invention du mythe du mineur, les couches moyennes et les résistances ouvrières

Mais quelques syndicalistes ou députés ne suffisent pas à entraîner le monde ouvrier. Il faut pour cela un levier humain bien plus puissant. Les nouvelles couches moyennes³³ chères à Gambetta ont été les principaux agents de cette politique. Ce sont elles que la République veut gagner d'abord et ce sont elles qui relaieront et diffuseront le nouveau mythe vers les couches plus pauvres, par le biais des hommes politiques, journalistes, scientifiques, instituteurs, universitaires et écrivains. En même temps que les nouvelles institutions tentent

³⁰ Cette accusation contre les femmes est une vieille antienne, présente dans la littérature au moins depuis la Révolution française.

³¹ B. Mattei, *op. cit.*, p.106. La référence aux cabarets n'a pas seulement un sens moral mais aussi historique et politique, puisque toute une campagne anti-ouvrière avait été menée sur ce thème après la Commune dans les années 1870, comme après 1789 ou 1848.

³² Il est d'ailleurs frappant de voir que *Germinal*, l'un des romans de Zola les plus lus aujourd'hui, n'a connu qu'un succès tout relatif à sa sortie en 1885. Les anarchistes surtout s'en emparèrent dans les années 1890, avant que l'ouvrage ne revienne en grâce dans le mouvement socialiste avec sa publication en feuilleton dans *L'Humanité* au début du XX^e siècle.

³³ Gambetta, sous le feu de la critique de droite, précisait bien « couches » et non « classes ».

d'organiser la « domestication » syndicale et républicaine du monde ouvrier face aux oppositions monarchistes et cléricales d'un côté, socialistes de l'autre, l'espace idéologique est investi de l'idéal républicain. L'opinion publique qui se crée avec l'apparition du suffrage universel, du parlementarisme, des journaux de masse, de l'éducation pour tous et enfin avec la naissance de couches moyennes urbaines assez cultivées, va être le terrain d'expérimentation et de propagation de ce nouveau mythe ouvrier. Pierre Rosanvallon décrit combien l'idée de citoyenneté se concevait aussi bien comme une lutte contre le passé que comme un encadrement du monde du travail³⁴. Il montre comment la création d'une nouvelle élite intellectuelle républicaine, universitaire, s'accompagnait dans l'esprit de ses promoteurs de l'objectif d'encadrement politique du monde ouvrier par ces nouveaux notables de la culture³⁵.

La bataille politique, tout particulièrement durant ces années 1878-1885, a donc lieu également sur le terrain de l'imaginaire, pour essayer de gagner les couches moyennes à la façon de voir des élites républicaines. Alors même qu'ils construisent une autre image de la nation³⁶, les républicains élaborent une nouvelle image du mineur, devenu modèle de la nouvelle symbolique ouvrière. Ces années sont envahies de reportages, d'analyses, d'études, de statistiques et de romans sur ce thème. Pendant dix ans environ, les républicains ouvrent les grands chantiers de la construction d'un nouvel imaginaire social et mènent une expérience grandeur nature d'élaboration d'une nouvelle réalité figurative.

La nouvelle littérature ouvrière, et tout particulièrement minière, joue un rôle essentiel dans la stratégie républicaine. Les titres sont innombrables. Ces ouvrages sont non seulement connus et lus à l'époque, mais ils le sont à la lumière des articles de journaux ou des débats politiques qui traversent le Parlement, ses fractions ou les partis politiques en germination. C'est dans toute cette construction intellectuelle, où les philosophies, les idéologies et l'action politique sous-tendent les œuvres romanesques minières, que *Germinal* prend sa

³⁴ L'éducation est aussi un encadrement. « L'enseignement secondaire se voit ainsi assigner pour fonction de constituer les classes moyennes en classes conscientes de leur mission civique : guider le peuple. » In Pierre Rosanvallon, *Le sacre du citoyen*, Gallimard, 1992, p. 501. « En proposant de créer une véritable université française, ils veulent doter la France d'une classe politique et intellectuelle ». *Ibid.*, p. 493.

³⁵ Parallèlement, un objectif de la création de l'École de *Sciences Po.* par les milieux plus libéraux est de construire une nouvelle élite intellectuelle à même de répondre à l'argumentaire socialiste en matière sociale, économique et politique.

³⁶ Voir notamment Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales*, Paris, Seuil, 1999, Suzanne Citron, *Le mythe national*, Paris, EDI, 1989, Benedict Anderson, *L'imaginaire national*, Paris, La Découverte, 2002, Pierre Saly, *Nations et nationalisme en Europe*, Paris, A. Colin, 1996, Catherine Servant, *Critique et nation*, Montpellier, Bibliothèque d'Études germaniques et centre-européennes, 2002, Gérard Noiriel, *Sur la « crise » de l'histoire*, Paris, Belin, 1996.

place. En ces années, le lectorat de Zola est essentiellement issu des couches moyennes urbaines. Le public ouvrier ne viendra que plus tard, comme en témoigne Péguy³⁷.

C'est dans ce contexte que Zola lit le reportage de son ami Yves Guyot, et c'est baignant dans cet « air du temps » qu'il envisage l'élaboration de son roman sur les mineurs³⁸. Il est donc loin d'être seul à écrire sur la mine et les mineurs. La recherche l'a bien sûr relevé, mais elle n'a pas souligné que cette avalanche de publications s'inscrit dans une signification qui dépasse le texte lui-même.

Parmi cette véritable marée de textes sur la mine, celui du journaliste républicain Georges Stell joue un rôle déterminant. G. Stell a rédigé une série d'articles en 1882, dont le recueil donne naissance en 1883 à un livre intitulé *Les cahiers de doléances des mineurs français*. Cet ouvrage, connu de Zola, en résume nombre d'autres et fixe pour longtemps les grands cadres de la nouvelle mythologie républicaine du mineur. Le but de Stell, clairement politique, est de rabattre les mineurs du côté des républicains. Pour cela, il reprend à son compte ce qui paraît sur le sujet, mais avec une nouvelle forme littéraire et en gommant des publications ou discours toute phraséologie qui pourrait évoquer la vision socialiste. L'image du mineur qu'il construit est faite de la description de sa condition misérable et d'un cri de pitié. L'image associe l'héroïsme du mineur au travail avec le respect et l'estime dus par la société à ses héros. « Le mineur mêle une sorte de virilité dans le travail à un dévouement mêlé d'orgueil. Les mineurs sont trempés à une école de courage, de patience, de résignation. »³⁹ Cet ouvrage marque sans aucun doute un tournant dans la réflexion sur la question sociale, sur sa gestion et son imaginaire.

La publicité qui participe à la large diffusion de l'ouvrage de Stell n'est pas tant due à ses qualités littéraires qu'au fait que ses articles se veulent un compte-rendu du premier congrès des mineurs de la Loire, qui s'est tenu en octobre 1882. Or ce congrès est sujet à une double attention de la part du public. D'une part, il s'agit du premier congrès

³⁷ On peut lire dans le reportage d'Henry Leyret sur les ouvriers que ceux-ci n'apprécient guère *L'Assommoir* : Henry Leyret, *En plein faubourg. Notations d'un mastroquet sur les mœurs ouvrières (1895)*, Paris, Les Nuits rouges, 2000. Et jusque dans les années 1890, le courant socialiste le plus important, celui de Guesde, appréciait modérément l'œuvre de Zola (en particulier sous la plume de Paul Lafargue). Certaines évolutions politiques majeures, qu'il ne nous appartient pas de développer ici, permettent ensuite la diffusion de ses romans dans les couches populaires, en particulier par l'utilisation du réseau militant de *L'Humanité* lors de leur mise en feuilleton dans le journal de Jaurès au début du XX^e siècle.

³⁸ On sait qu'après *L'Assommoir*, et sous les critiques de ses amis républicains, Zola voulut faire un roman complémentaire sur les ouvriers en lutte. Mais cela ne signifie pas nécessairement « socialiste ». Bien des critiques ont signalé le sens plus ouvert de ce mot à l'époque, mais y ont quand même vu une étape vers la conception socialiste ultérieure plus que la fin d'un processus.

³⁹ Cité par Bruno Mattei, *op. cit.*, p. 80.

notable de la corporation des mineurs, autour desquels se focalisent toutes les tensions et tous les fantasmes du pays. D'autre part et surtout, ce congrès est la première expérience « in vivo » où les républicains tentent leur nouvelle politique sociale. Le leader des mineurs de la Loire, Rondet⁴⁰, un ancien mineur de la grève de 1869, licencié cette année-là, communard ensuite, condamné à ce titre et exilé, vient de rentrer en France à la faveur de l'amnistie. Il est très lié aux républicains. C'est avec lui et par lui que ces derniers commencent leur nouvelle pratique sociale. Rondet a en effet préparé le congrès avec Waldeck-Rousseau et s'est mis d'accord avec lui pour une stratégie commune. C'est la collaboration Stell, Rondet, Waldeck-Rousseau qui donne son contenu et sa force de propagation au mythe. En effet, le congrès des mineurs et la figure de Rondet sont à la « Une » des journaux républicains. Ce qui y est dit est relayé par de nombreux écrivains, journalistes et hommes politiques, qui renvoient pour la première fois dans l'opinion la nouvelle image du mineur qu'ils vont dès lors généraliser, populariser et systématiser avec une ténacité remarquable.

L'image du mineur héroïque, aimant son travail, n'est certes pas une invention de la Troisième République. Elle a été utilisée déjà par le premier régime napoléonien. L'image court tout au long du siècle, mais la Troisième République en systématise l'usage à des fins politiques, en donnant à ce nouveau « réalisme » le crédit du régime.

La République « naturalise » ainsi le mineur, autant que le fait Zola, en le situant dans une confrontation toujours renouvelée avec une nature sauvage et dangereuse. Cette espèce de connaturalité du mineur sollicite l'homme jusqu'aux confins de l'amour et de la mort, et renvoie aux grands archétypes de l'inconscient collectif tels que Hoffmann les a décrits dans son conte intitulé *Ma mine*. Mais les mineurs, dans la réalité, ne sont pas ces héros débordants d'amour pour leur travail. Les révoltes de mineurs⁴¹ montrent clairement qu'ils n'avaient guère envie de s'enfermer dans cette image qui les condamnait à vivre héroïquement au travail. D'autant que cette image, qui les arrimait au sort national des marins ou des soldats, permettait au patronat de ramener les problèmes du fond de la mine à la discipline qu'on cherche à obtenir et à justifier au nom des exigences de la nature et non par celles de l'égoïsme patronal. Le nouveau héros du travail était assujet-

⁴⁰ Henri Marel, dans son étude sur Rondet, fait apparaître ce dernier comme un syndicaliste dont on peut placer les idées sur une échelle de valeur révolutionnaire / réformiste, comme on pouvait en discuter en 1976. Rondet républicain n'a qu'une signification politique floue et surtout aucune signification sociale ou syndicale (« Etienne Lantier et les chefs syndicalistes », *Les Cahiers Naturalistes*, N°50, 1976, pp. 26-39).

⁴¹ De nombreuses luttes de mineurs au début des années 1880 se développèrent comme autant de foyers de résistance à cette intégration républicaine. À Montceau-Les-Mines, à Decazeville, dans les mines du Gard, les mineurs rejettent les tentatives de conciliation des républicains.

ti à la fatalité des lois naturelles par le char national de l'État républicain et l'imaginaire qu'il véhiculait. Rondet écrivait :

Le mineur n'est pas un ouvrier. Menacé par les roches, ayant une simple lampe pour soleil, en butte aux inondations, aux incendies, au grisou, il lutte toute sa vie contre le danger. En un mot c'est un soldat qui combat constamment pour remplir les coffres-forts de nos capitalistes.⁴²

Cette thématique épique du soldat, héros du travail, qui lutte contre la nature pour les bénéfices d'une minorité, traverse tout le roman de Zola. Mais si les mineurs se réunissent bien dans les bois, comme dans le roman, c'est pour organiser des syndicats clandestins qui rejettent l'autorité et la thématique républicaines. En effet, une nouvelle génération de mineurs et de militants s'est formée dans le renouveau des luttes de 1878 à 1882. Elle n'est pas convaincue du bien-fondé de l'action parlementaire, subit moins l'influence des générations qui se sont formées avant la Commune et se laisse volontiers attirer par les militants anarchistes. Ainsi en avril 1884, un groupe de mineurs prend l'initiative d'une scission au sein de la Fédération nationale des Mineurs et fonde *L'Union Fédérative des Mineurs Révolutionnaires*, qui rejette le parlementarisme⁴³.

Comme nous l'avons vu plus haut, une campagne de presse se déchaîne contre ces mineurs qui échappent à l'emprise républicaine et inquiètent. Leurs conciliabules secrets troublent l'opinion et la presse républicaine commence à inventer la fameuse « bande noire ». Thématique médiatique qu'on retrouve au début des années 1890, lorsque de violentes attaques de presse grossissant ou inventant la menace d'attentats en série attribués aux anarchistes servent de dérivatif à la montée sociale et aux scandales qui soulèvent l'opinion, et permettent le vote des fameuses « lois scélérates » qui limitent la liberté d'expression⁴⁴.

Dans l'imaginaire de la presse des années 1880, cette mystérieuse bande s'attaque pendant la nuit à tout ce qui incarne ou symbolise l'oppression des mineurs : chapelles, écoles, murs de cimetières sautent à la dynamite... dans les fantasmes journalistiques d'une campagne de presse parfois hystérique. Les dynamiteurs de 1884 envoient des « adresses » signées de noms terrifiants : *L'Affamé*, *Le Dynamité*,

⁴² *Rapport du citoyen Rondet au 2^e congrès ouvrier socialiste de la région de l'Est, tenu à Saint-Étienne, le 16 juin 1881*, Saint-Étienne (Ménard imprimeur), 1881.

⁴³ Le texte d'appel de cette union commence par dénoncer le républicain Rondet et ses amis pour continuer ainsi : « Depuis treize ans que nous sommes en république, que nous ont apporté les élections ? Rien. [...] N'a-t-on pas discuté de la question sociale à la Chambre, qu'en est-il résulté ? Il en est résulté que le député étant repu, le peuple a faim. Vous voyez qu'il est bête et inutile de s'adresser à eux ». Mattei, *op. cit.*, p. 89.

⁴⁴ Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, Paris, Christian Bourgois, 2001.

*La Suppression des bourgeois, Le Revolver à la main*⁴⁵. Des mineurs sont condamnés à la prison au cours de procès bâclés où la police assimile facilement ouvriers révoltés et alcoolisés.

Le mythe de la connaturalité du mineur et son allure quasi chthonienne ne peut être compris hors de cette campagne. Dès lors ce qu'écrit Henri Mitterand prend tout son sens⁴⁶. Cette connaturalité, qui n'est pour lui qu'une « une réfraction de l'idéologie bourgeoise de la fin du XIX^e siècle, mélange de lucidité et d'impuissance à prendre une vue rationnelle de l'évolution sociale »⁴⁷, a une histoire détaillée. L'anachronisme naturaliste est une construction historique, politique, idéologique précise. Les différentes interprétations de l'œuvre, qui vont de la pitié à la menace en passant par l'espoir, ne sont pas fausses. Mais la grille de lecture gauche/droite avait tendance à les opposer alors qu'elles forment un tout et composent l'action républicaine du moment.

La « Vraie République » de *Germinal*

En ce début des années 1880, la politique que nous venons d'explorer est le fait de la majorité des républicains, y compris celle des ralliés orléanistes et des hommes d'affaires. Mais la politique d'intégration des ouvriers à la République a été préparée dans les années 1870 par une minorité républicaine oppositionnelle, radicale⁴⁸, qui fait vivre le mythe d'une République qui doit s'épanouir en république sociale. Et ce mythe fonctionne à plein dans la population minière en ce début d'années 1880. Le programme de ce courant, dont l'existence se limite aux années 1875-1885, est celui d'une « Vraie République », à la frontière entre socialisme et république opportuniste ou modérée. Ce groupe, dans un premier temps informel, apparaît publiquement en août 1876 sous le nom parlementaire d'Extrême-gauche. Il regroupe tout d'abord d'anciens quarante-huitards comme Louis Blanc, Quinet ou Ledru-Rollin, mais à partir de 1875 il reçoit le renfort de jeunes députés comme Lockroy ou Naquet, qui refusent les lois constitutionnelles de cette année-là, dans lesquelles ils voient les fondements d'une monarchie orléaniste déguisée.

⁴⁵ On voit, en passant, qu'on ne peut se contenter seulement de chercher dans le geste de Souvarine l'écho de l'attentat des anarchistes russes de 1881. E. Maïtron, *Le mouvement anarchiste en France*, tome 1, Paris, Maspero, 1978, p. 152.

⁴⁶ « L'histoire s'évapore et laisse la place à la nature ». Il y a dans le roman « une naturalisation des actions humaines traitées comme si elles étaient une partie intégrante du déterminisme physique ». Henri Mitterand, *Le Discours du roman*, Paris, PUF, 1980, p. 147.

⁴⁷ *Le Discours du roman*, p. 148.

⁴⁸ Courant qui en 1876 rejette les thèses de *L'Assommoir* et que Zola critique en retour « La Littérature et la république ».

Avec les premiers succès institutionnels des républicains, il apparaît en effet à certains d'entre eux que la politique des dirigeants, Gambetta en tête, rompt avec leur programme traditionnel ainsi qu'avec tout leur passé. Clemenceau est une des figures les plus connues de ce courant plus radical, qu'on nommait aussi les « Intransigeants » par opposition aux « Opportunistes ». Ces hommes ont la nostalgie d'un temps où, dans l'opposition, les frontières entre républicanisme et socialisme n'étaient pas aussi marquées que ce qu'on commence à pressentir. Dans cette période, le socialisme ouvrier peine à renaître du désastre de la Commune, pendant que les anciens orléanistes rejoignent en nombre les Opportunistes. Il y a un espace politique où des républicains « vrais » maintiennent le drapeau de la « république sociale ». Leurs porte-parole les plus connus, comme Rondet ou Rochefort, sont souvent d'anciens Communards. Ils ne rejoignent pas le socialisme, mais s'appuient sur leur notoriété passée pour chercher une entente entre le vieux républicanisme, le mouvement ouvrier et le socialisme peinant à renaître, comme un pont entre le passé (révolu mais héroïque) et l'avenir. Ils se disent socialistes souvent, reconnaissent parfois la lutte de classes, font passer la barrière entre bourgeois et prolétaires au milieu du parti républicain : entre opportunistes et radicaux. Dans les faits, ils sont aussi modérés que leurs rivaux républicains. Ils ne remettent pas en cause la propriété privée⁴⁹ et avancent essentiellement comme programme social l'idée des coopératives populaires telles qu'on peut les voir dans *Travail*. Ils incarnent une continuité et constituent un héritage symbolique, perpétuant le souvenir d'un passé commun dans lequel républicains et socialistes pouvaient encore se confondre, héros d'une culture moyenne pour couches moyennes, les seules au demeurant dans la France d'alors à pouvoir constituer un public massif.

Dans les années 1870-1880, selon Daniel Mollenhauer et Léo Hamon, les radicaux insistent sur le fait qu'il faut proposer aux ouvriers et au peuple un mythe global capable de sauvegarder l'utopie d'une société nouvelle et meilleure. Par leur « socialisme radical », ces républicains intransigeants jouent un rôle important dans la républicanisation de la société en milieu ouvrier et tout particulièrement dans l'élaboration de l'imaginaire social des républicains. Les chambres syndicales des mineurs restent très proches de ces radicaux, et les guesdistes ne réussissent pas avant longtemps de percée dans le milieu des mineurs.

Ce qui nous intéresse plus particulièrement ici, c'est que ce drapeau radical fut, dans ces années 1870-1880, surtout brandi par un courant d'écrivains. L'histoire les a oubliés⁵⁰. Ils n'en ont pas moins incarné l'esprit de révolte du moment. Ils ont cristallisé une grande part des énergies contestataires et donné une légitimité éthique et historique

⁴⁹ Ils font le panégyrique de la petite propriété et associent un souci éducatif à un anti-cléricalisme virulent.

⁵⁰ L'étude de ce premier courant républicain radical n'a guère suscité l'intérêt des historiens qui ne visitent le courant radical qu'à partir des années 1890, lorsque celui-ci n'est déjà plus le même.

aux luttes présentes en tentant de faire de leur art un moyen de pression sur la vie sociale.

En mai 1874, Gambetta appelle toutes les élites de la société française, aristocrates, hommes de lettres et artistes, à rallier la République. Sur sa gauche surgit alors une foule de poètes ouvriers et de romanciers sociaux⁵¹, qui élèvent la voix dans une ambiance de radicale remise en cause intellectuelle et littéraire, chaotique mais créative. Cette véritable explosion politique, intellectuelle et culturelle voit la création d'une avalanche de publications, de clubs de discussion et d'organisations de toute sorte. À la « République athénienne » de Gambetta, c'est-à-dire la République des lettres et des arts où dominent, dans les institutions académiques intellectuelles, les orléanistes fraîchement convertis à la République, les cafés républicains et leur bohème opposent la « république démocratique et sociale » de 1848, y compris dans les lettres et les arts. Et dans le *no man's land* politique et juridique des années 1870, dans cette période où l'industrialisation et « l'ouvriérisme » croissantes de la société s'accompagnent d'une absence de militants ouvriers, ces voix littéraires teintées de sentimentalisme social font office de drapeau sinon de programme socialiste. Ils manient plus les belles phrases que les projets concrets, mais occupent assurément tout un espace politique.

Et ce sont eux, ces journalistes, écrivains et poètes républicains radicaux, maniant la plume et le verbe aux frontières du socialisme, qui alimentent l'opinion publique naissante du questionnement incessant de l'intégration de l'ouvrier dans la République. Pendant une dizaine d'années, entre 1875 et 1885 environ, romanciers sociaux et poètes ouvriers font de leur littérature engagée un programme social pour la République. On peut parler d'une période littéraire du républicanisme social. Son aurore se lève avec *L'Assommoir*, tandis que *Germinal* en marque le crépuscule.

Certains de ces romanciers sont à l'origine du congrès de Marseille, fondateur en 1879 du renouveau socialiste. J. Lombard, l'un de ses initiateurs, ouvrier bijoutier de son état, est un auteur de romans passablement lus et remarqués par Octave Mirbeau. Léon Cladel, qu'on relit aujourd'hui, participe lui aussi à ce congrès fondateur. Le poète Panagiotis Argydiarès, préfacé par Victor Hugo, est un candidat député ouvrier. Louis-Xavier de Ricard, le père du Parnasse, fils de général, animateur d'un salon, ami et collaborateur d'Anatole France, n'est guère connu maintenant comme doctrinaire politique, et pourtant il l'est davantage comme tel à l'époque que comme poète précieux. Jean Grave, l'écrivain, est délégué au congrès de Marseille de la chambre

⁵¹ Voir à ce sujet Paul Lombard, *Au berceau du socialisme français*, Paris, Éditions des Portiques, 1932. L'auteur y décrit comment et pourquoi l'historiographie traditionnelle du mouvement socialiste – et notamment Compère-Morel et son *Encyclopédie socialiste*, référence obligatoire – occulta cette phase « littéraire » de l'histoire socialiste.

syndicale des cordonniers. Maurice Sarraut, directeur de la *Dépêche de Toulouse* et futur président du parti Radical-socialiste, est l'un des correspondants de Jean Lombard dans son combat politico-littéraire⁵².

Ce milieu littéraire radical d'artistes et d'écrivains, prolix en déclarations d'intentions comme en revues éphémères, a été très peu étudié⁵³. Si l'on se réfère aux rares sources à notre disposition, il apparaît que la lune de miel entre ces poètes ou écrivains et la mouvance socialiste fut intense, mais ne dura guère. Dès que le courant socialiste affirme plus nettement son caractère ouvrier et marxiste et que le mouvement radical rejoint les tendances modérées, ces hommes, comme Jean Lombard par exemple, quittent les partis qu'ils ont contribué à créer pour se limiter à une littérature souvent militante.

Après l'abandon des mineurs par la République en 1884 puis avec la crise boulangiste, le vivier humain et politique qui pouvait accréditer l'idée d'une république sociale entre république opportuniste et socialisme, se réduit au point de ne plus pouvoir continuer à faire vivre l'imaginaire social de la République. C'est à ce moment qu'apparaissent les tendances littéraires anarchistes, tirées de l'oubli tout récemment avec la publication de deux recueils de leurs textes⁵⁴.

À la fin du siècle, l'œuvre de Durkheim donne une valeur scientifique au travail de réforme sociale de la République⁵⁵. Les écrivains naturalistes⁵⁶ jouent un rôle tout particulier en initiant la première élaboration du nouvel imaginaire social sur laquelle se bâtissent en partie les développements universitaires des décennies suivantes. Mais la dynamique qui va de l'histoire politique à la littérature naturaliste passe par les ouvrages de ces « petits » romanciers républicains sociaux, qui donnent à ce travail de réforme sociale l'humus imaginaire et humain qui accompagna et permit son développement.

Si la « vraie République » des républicains radicaux n'eut pas de postérité politique, on lui doit probablement encore aujourd'hui, à travers son œuvre littéraire, une partie de notre imaginaire social. Car

⁵² Mais il faudrait également citer dans cette mouvance Charles Cros, Justinien Béraud, Théodore Jean, Léo Taxil, Antide Boyer, Louis le Cardonnell, Clovis Hugues, Léon Dierx, Albert Mérat, Léon Valade, Fernand Mazade, Ephraïm Michael, Horace Bertin, Jean Tribaldy, Jean Blaize, Léon Vian, Prosper Ferréro, Gabriel Paulin, Eugène Clérisy, Xavier Maunier, Arthur Mayrargues, Gabriel Bigarry, Souvary, Rodolphe Darzens, Félix Gras, Aubanel, Devillers, Jules Troublat et bien d'autres... tous littérateurs socialisants, pour qui le socialisme est un vague sentiment de solidarité à base de résignation. Cf. Alain Badiou, *Au berceau du socialisme français*.

⁵³ Camille Pelletan, une des rares figures des Intransigeants avec Alfred Naquet à avoir suscité l'intérêt de la recherche, et sur qui deux ouvrages viennent d'être publiés, était entouré des poètes Léon Valade, Charles Cros, Albert Mérat et Paul Verlaine.

⁵⁴ A. Badiou qualifie cette littérature de « véritable continent englouti de la littérature ». Il faudrait probablement en établir les résonances avec la dernière période de Zola.

⁵⁵ Jacques Donzelot, *L'invention du social*, Paris, Seuil, 1994, pp. 76-86.

⁵⁶ Colette Becker a montré l'importance des « petits » naturalistes. Voir en particulier : *Relecture des « petits naturalistes »*, Université de Paris-X Nanterre, 2000.

si les descriptions ou la construction de la réalité par Zola eurent une telle prégnance sur l'imaginaire social, au point qu'elles paraissaient plus vraies que la réalité elle-même, c'est assurément que tout un milieu social avait été préparé à une telle réception par le radicalisme culturel des années 1870 qui avait nettoyé, labouré, semé dans de nombreux domaines là où Zola récolta en littérature.

Zola, pour ce qu'on peut dire dans l'état actuel de la recherche, ne semble pas avoir été au contact de ce milieu. Et les appréciations de ce milieu sont, quant à elles, très variées sur sa personne et son œuvre. Il ne fut pas le porte-parole littéraire d'un des courants républicains. Fatigué de ce qu'il percevait comme des querelles stériles et politiques entre chapelles républicaines, il sut toutefois, et peut-être grâce à cela, donner à l'air du temps animé par les diverses problématiques républicaines, une envergure et une dimension littéraire inégalées, un véritable univers, érigeant la littérature naturaliste en drapeau au-dessus des factions.

Entre les objectifs politiques des dirigeants républicains et l'œuvre romanesque de l'écrivain, il n'y a pas de correspondance directe. Il s'agit bien d'une littérature républicaine, mais certainement pas d'une littérature à thèse, pas plus évidemment que d'un artiste aux ordres. Simplement sa sensibilité artistique, qui se refuse à servir des hommes politiques, n'a pas échappé à l'avalanche journalistique et littéraire. Ces faits perçus, sélectionnés, interprétés et racontés par les générations radicales et opportunistes dans leurs journaux, revues, études, analyses, poèmes et romans l'impressionnent et forment la matière de sa réalité romanesque.

Zola reflète l'imaginaire de ses lecteurs tout autant qu'il le modèle. Les tactiques de l'illusion littéraire que manie le romancier trouvent les bornes de leur crédibilité auprès de ces derniers. La conjonction momentanée, entre 1878 et 1884, d'un courant qui cristallise en un tout la politique ouvrière des Opportunistes et le discours radical des Intransigeants, permet tout à la fois la construction littéraire de cette fiction et sa réception dans un public demandeur et préparé. Les histoires de Zola sont de l'Histoire. *Germinal* est aussi une histoire romancée de la politique sociale, si particulière, de la République entre 1878 et 1884.